

Dans le ventre de l'histoire : Sindbad le marin ou la satire du glouton ?

SÉBASTIEN GARNIER
EHESS, Paris

(sebastiengarnier@hotmail.fr)

Abstract

Le cycle des sept voyages de Sindbad le marin comprend un grand nombre d'actes diégétiques relevant du manger. Plus profondément, nous soutenons ici que la progression même de chaque péripétie s'appuie sur une forme de repas. À bien y regarder, les intrigues, plus ou moins complexes, comportent toutes une ou plusieurs scènes dans lesquelles se nourrir détermine la suite des événements. Nous croyons que les narrèmes mobilisés servent un projet qui ressortit à l'adab : montrer jusqu'à quelles extrémités l'accumulation pousse les hommes. Le motif alimentaire au cœur de ce dispositif relève alors de la métaphore, celle du glouton.

The story cycle of Sindbad the Sailor's seven travelogues contains many diegetic acts related to eating. I will argue that on each journey, the narrative relies on the form of a meal. Furthermore, on closer inspection, the plots, whether complex or not, all contain one or more scenes in which feeding determines the sequence of events. I contend that the underlying narremes serve a purpose pertaining to the axiological adab system: to show to what extremes accumulation can drive people. From this perspective, the food motif at the heart of this literary device falls under the metaphor of a glutton.

« Nulle île n'est une île. »
— Carlo Ginzburg

Introduction

Lors du dernier séminaire Holberg, qui s'était tenu en juin 2018, Michael Cook avait partagé avec son auditoire plusieurs de ses questionnements relatifs à l'océan Indien. Nous lui proposons de poursuivre l'échange en empruntant le sentier de la fiction.

© 2020 Sébastien Garnier. This is an open access article distributed under the terms of the Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives License, which allows users to copy and distribute the material in any medium or format in unadapted form only, for noncommercial purposes only, and only so long as attribution is given to the original authors and source.

Cette contribution¹ relit² le parcours de *Sindbād al-baḥrī* dans une perspective satirique³. *Primo*, chaque *riḥla* s'avère fondamentalement alimentaire. *Secundo*, nous assistons au fil du feuillet à une déchéance morale. *Tertio*, son histoire globale exprime le malaise attaché à la chrématistique.

Le cycle des sept voyages de Sindbad le marin⁴ comprend un grand nombre d'actes diégétiques relevant du *manger*. Plus profondément, nous soutenons ici que la progression même de chaque périπέtie passe par une forme de *repas* (ou d'ingestion). Certes, le déclenchement du départ réside dans une promesse non tenue — celle de ne pas reprendre

1. Nous remercions chaleureusement les rapporteurs anonymes pour leurs nombreuses critiques, références et suggestions qui ont incontestablement étoffé le présent travail.

2. Toute étude sur les *Voyages* se heurte à la question des sources, de leurs éditions et traductions. Nous avons opté pour celle, fidèle et élégante, de la Pléiade : *Les mille et une nuits*, trad. Jamal Eddine Bencheikh et André Miquel (Paris : Gallimard, 2006). Elle figure également dans : *Les mille et une nuits IV. Sindbād de la mer et autres contes*, trad. Jamal Eddine Bencheikh (Paris : Gallimard, 2001), 341–466. Nous avons également consulté François Pétis de la Croix, trad., *Sindabad le marin. Traduction inédite de 1701*, éd. Aboubakr Chraïbi et Ulrich Marzolph (Paris : espaces&signes, 2016). Cet ouvrage n'a malheureusement pas bénéficié du texte trilingue — arabe [recension aleppine de 1672], interligne en latin, français — princeps du même auteur (achevé en 1713), *Histoire arabe de Sindabad le marin*, ms. W 385.3A-P445h, conservé à Cleveland Public Library. Langlès en possédait un exemplaire dans sa bibliothèque ; voir Francesca Bellino, « Another Manuscript of Pétis de la Croix's *Histoire arabe de Sindabad le marin*. A Possible Sub-family in the Fluid Transmission of the Story », *Quaderni di Studi Arabi*, n.s., 12 (2017) : 103–32. Les divergences textuelles — nous signalons les principales en synthèse — n'affectent globalement pas l'inventaire des motifs mobilisés pour la démonstration. C'est à la fin du sixième voyage que s'opère une disjonction notable ; voir Mia I. Gerhardt, *Les voyages de Sindbad le marin* (Utrecht : Kemink en Zoon, 1957), 20 sq. Nous en rendons compte plus loin. À cela, il conviendrait d'ajouter les versions en turc ottoman, *karşūnī* et *ṭurōyo*, lesquelles débordent notre cadre ; voir Francesca Bellino, « *I viaggi di Sindbād* tra Oriente e Occidente, medioevo et modernità. Materiali inediti e nuove prospettive di ricerca », dans *Linee storiografiche e nuove prospettive di ricerca. XI Colloquio Internazionale Medioevo romanzo e orientale*, éd. Francesca Bellino, Eliana Creazzo et Antonio Pioletti, 141–67 (Soveria Mannelli : Rubbettino Editore, 2019), qui traite aussi de l'intertextualité.

3. En cela, nous nous inscrivons notamment dans les pas de deux devanciers. D'une part Peter D. Molan, « Sinbad the Sailor. A Commentary on the Ethics of Violence », *Journal of the American Oriental Society* 98, n° 3 (1978) : 237–47 [réimpr. dans *The Arabian Nights Reader*, éd. Ulrich Marzolph (Détricit : Wayne State University Press, 2006), 327–46], rejette la lecture de Mia Gerhardt et le postulat d'une adhésion qu'éprouverait un public conquis (« *The Voyages of Sindbad the Sailor* become a veritable glorification of navigation and maritime commerce; and Sindbad as a model set up for the admiration of a sympathetic public, is the proper symbol of the sailor's profession [. . .] », *ibid.*, 237–38) et lui oppose qu'au contraire « an ironic disparity exists between the protagonist's actions and his ethical stance » (*ibid.*, 237). D'autre part Jean-Claude Garcin, « Le passage des anciennes à de nouvelles *Mille et une nuits* au xv^e siècle », *Médiévales* 64 (2013) : 74–90, « Le Sindbād le Marin que nous connaissons est un conte du xv^e siècle, littéraire et parodique, où l'auteur exerce son ironie sur les voyages d'Ibn Baṭṭūṭa autant que sur ceux de Bulūqiyā » (*ibid.*, 82).

4. Pour un aperçu académique de ce récit, nous renvoyons aux entrées : U. Marzolph, « Sindbād », *EI²* ; coll., « Sindbād the Seaman and Sindbād the Landman, 179 (Burton from the Calcutta II Edition) », dans *The Arabian Nights Encyclopedia*, éd. Ulrich Marzolph et Richard van Leeuwen, 383–89 (Santa Barbara, CA : ABC-CLIO, 2004) ; ainsi qu'aux articles et chapitres suivants : Paul Casanova, « Notes sur les voyages de Sindbād le marin », *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale* 20 (1920) : 113–99 ; André Miquel, *Sept contes des Mille et une nuits ou Il n'y a pas de conte innocent* (Paris : Sindbad, 1981), 79–109, « Les voyages de Sindbad le marin » ; Jean-Pierre Picot, « Dynamique et répétitivité dans les *Mille et une nuits* ou les *Sept voyages de Sindbad le Marin* ont-ils un "sens" ? », *Littératures* 23 (1990) : 33–46 ; Jean-Claude Garcin, *Pour une lecture historique des Mille et une*

la mer — comme pour signifier l'expédition de trop. Si c'est dans l'excès, voire l'acrasie⁵, que réside sa faute, c'est dans son dépassement que s'origine sa récompense, sous la forme d'un enrichissement matériel⁶.

Notre héros échoue systématiquement⁷ sur une île, seul ou accompagné, victime d'un revers de fortune. Il s'efforce alors de regagner la civilisation, épreuve qu'il parvient à surmonter par une ruse. Néanmoins, à bien y regarder, les intrigues, plus ou moins complexes, comportent toutes une ou plusieurs scènes dans lesquelles se *nourrir* détermine la *suite* des événements.

Dire que l'alimentation joue un rôle moteur dans l'enchaînement des tableaux nous amène à préciser cette intuition : il convient de distinguer deux groupes de situations⁸. Une ligne démarque en effet un Sindbad qui mange d'un Sindbad qui risque d'être mangé, plus ou moins directement. Naviguant entre nécessité et danger, il se gare de la faim comme des prédateurs. Puis il regagne ses pénates⁹, à Bassora. Gardons ce point à l'esprit.

Si nous nous plaçons à présent dans la perspective du mécanisme narratif, nous pensons pouvoir opérer une tripartition des *voyages*¹⁰, lesquels s'avèrent fonctionner par *paires* successives¹¹. Celles-ci s'articulent, selon nous, à travers une involution du personnage principal en trois étapes, une dynamique qui dicte le plan de notre propos. Dans un premier

nuits. *Essai sur l'édition de Būlāq (1835)* (Arles : Actes Sud, 2013), 259–80, « Sindbād » ; Francesca Bellino, « I sette viaggi di Sindbād il marinaio. Un romanzo arabo nelle *Mille e una notte* », dans *Paradossi delle Notti. Dieci studi su Le mille e una notte*, éd. Leonardo Capezzone et Elisabetta Benigni, 101–29 (Pise : Fabrizio Serra Editore, 2015) ; Emanuela Braida, « Christian Arabic and Garšūnī Versions of *Sindbad the Sailor*. An Overview », *Polish Journal of the Arts and Culture*, n.s., 3, n° 1 (2016) : 7–28.

5. L'incontinence qui obscurcit le jugement.

6. En outre, on reconnaît le genre du *faraj ba'da al-šidda* ; voir Hakan Özkan, *Narrativität im Kitāb al-Farağ ba'da š-šidda des Abū 'Alī al-Muḥassin at-Tanūḥī. Eine literaturwissenschaftliche Studie abbasidischer Prosa* (Berlin : Klaus Schwarz, 2008).

7. Sauf au septième et dernier périple, « l'ambassade », si singulier dans son déroulement. Pour une approche structuraliste d'envergure et pionnière en son temps, voir Mia Irene Gerhardt, *The Art of Story-Telling. A Literary Study of the Thousand and One Nights* (Leyde : Brill, 1963). Elle avait schématisé la séquence répétitive : départ — malheur — aventure(s) — merveille(s) — retour, conforme au modèle de Propp, à l'exception du quatrième maillon, lié aux *'ajā'ib* et aux *masālik*.

8. On pourrait y ajouter l'opposition anthropologique du cru et du cuit, laquelle dessine respectivement la barbarie et la culture.

9. Les Pénates étaient les gardiennes du feu et, par extension, de la nourriture cuite. Livré à la sauvagerie, Sindbad ne connaît que le cru, des fruits pour l'essentiel.

10. On considérera par ailleurs que plusieurs voyages s'apparentent à des dyptiques et qu'ils peuvent avoir résulté de l'assemblages d'unités narratives — *i.e.* dotées d'une intrigue propre. Le deuxième comme le troisième combinent deux scènes insulaires, la seconde s'avérant pire que la première ; le quatrième et le cinquième articulent une action en milieu sauvage à une autre en milieu citadin, le septième s'y laisse apparenter (version du Caire).

11. Sans ouvrir outre mesure la jarre de Pandore du comparatisme, cela nous évoque assez nettement le principe de symétrie mis au jour dans les travaux sur la rhétorique sémitique. La revue *Studia Rhetorica Biblica e Semitica* accueille les publications de ce courant d'analyse : https://www.retoricabiblicaesemitica.org/Studia_Rhetorica_fr.php. Ici, nous parlerions de parallélisme. Ainsi, une première partie traite-t-elle des voyages 1 & 2, une deuxième partie des voyages 3 & 4, une troisième partie des voyages 5 & 6.

moment, il pêche par *oubli*¹². Cela rompt son lien de sociabilité, coupé qu'il est de ses compagnons. Dans un deuxième temps, il régresse vers l'*animalité*, dégradé au rang de bétail. Dans une troisième phase, il enfreint des tabous majeurs et atteint les *limites* de sa condition. Ce « *decrecendo* dramatique » assure à l'ensemble un suspens efficace. Il permet de surcroît d'agencer une critique en creux.

Le mouvement — oubli, animalité et limites — nous apparaît essentiel. Nous croyons que le canevas sous-jacent sert un projet qui ressortit à l'*adab* : montrer jusqu'à quelles condamnables extrémités l'accumulation pousse les hommes. Le motif alimentaire au cœur de ce dispositif relève alors de la métaphore, celle du glouton. Amasser des biens *plus que de raison* — exécration obsessionnelle, il n'en a jamais assez ! — reviendrait à laisser libre cours à son *hybris*, c'est-à-dire à s'empiffrer — à « vivre pour manger ». Une caricature s'esquisse.

À travers les lignes qui suivent, nous examinerons le détail et les variations de la chute qui entraîne notre anti-héros insatiable, mais avant d'entrer dans le vif du sujet, il nous faut débiter par le conte cadre, puisque c'est lui qui libère la parole de Sindbad.

Le banquet

Une histoire tient à peu de choses. Il aura suffi d'un vers [mètre *mutaqārib*] pour provoquer la confession fleuve des Voyages :

Wa-ġayrī sa'īdun bi-lā šaqwatin
*wa-mā ḥamala l-dahru yawman ka-ḥimlī*¹³

D'autres sont bienheureux loin de toute misère
 qui jamais ne portèrent de pareils fardeaux¹⁴

Un portefaix¹⁵ se lamente sur son sort et interroge le passé du riche marchand dont il contemple l'opulente demeure. On ne s'y trompera pas : non seulement le *ḥammāl*, ce sosie

12. Sur ce thème, Abdelfattah Kilito, *L'œil et l'aiguille. Essais sur les Mille et une nuits* (Paris : La Découverte, 1992), chap. 5, « Le sourire de Sindbād », 62–85 qui s'ouvre ainsi : « Sindbād est un homme de l'oubli ».

13. Nous nous référons pour le texte arabe à : *Alf layla wa-layla* (Beyrouth : Dār Šādir, 1999). Les Voyages figurent au 2 : 1–39.

14. Bencheikh, *Sindbād de la mer*, 351.

15. Quasi-homophone du héros, il se prénomme Hindbād dans plusieurs manuscrits de cette histoire autonome : mss Ar 3645, 3646, 3649, 3667 et 5176 BnF, ou encore Gotha orient. 2651 et Diez A oct. 185 (= 9181) Berlin. C'est également le cas dans les traductions de Pétis de La Croix (Hindabad, 1701) et Galland (Hindbad, 1705), mais aussi dans l'édition bilingue *Les voyages de Sind-Bād le marin et Les ruses des femmes*, éd. et trad. Louis Langlès (Paris : Imprimerie royale, 1814) et dans *Alf Layla wa-Layla or The Arabian Nights Entertainments, in the Original Arabic*, éd. Aḥmad b. Muḥammad al-Yamanī al-Širwānī (Calcutta : Pereira, 1814) [= Calcutta I]. Cela correspond à la version A (plus ancienne) identifiée par Michael Jan de Goeje, « De Reizen van Sindebaad », *De Gids* 53 (1889) : 278–312, part. 280. Il s'appelle en revanche Sindbād de la Terre (*al-barrī*), double lexical de Sindbād de la Mer (*al-baḥrī*) dans les mss Ar 3648 BnF ou encore Gotha orient. 2650 — qui lisent Sindbād —, ainsi que dans maintes éditions imprimées : *Alf layla wa-layla*, éd. William Hay Macnaghten (Calcutta, 1840) [= Calcutta II], 3 : 4–82 ; *Alf layla wa-layla*, éd. Sa'īd 'Alī al-Ḥuṣūṣī (Būlāq, 1280/1863 ; réimpr. Le Caire, 1935), 3 : 81–122. Cela correspond à la version B (postérieure) identifiée par de Goeje, « Reizen ». Il est *Sindbād al-ḥammāl* dans le

onomastique, s'avère l'auxiliaire économiquement indispensable du commerçant — il irrigue par son travail les canaux de l'échange et ses bras *réalisent* la valeur des biens charriés —, mais il remplit aussi la fonction d'auditeur-déclencheur¹⁶. Visé par cette apostrophe amère, Sindbad va l'inviter à entendre, au milieu d'une riche assemblée, le récit de ses aventures.

Il régale ses convives d'un banquet¹⁷ quotidien et s'assure que, rassasiés, ils seront tout ouïe. C'est le prix à payer pour se justifier, voire alléger sa conscience. Ce *symposium* consiste en un discours attablé. Il pourrait représenter l'idéal-type : des égaux conversant autour d'un repas, quoiqu'il confine ici au monologue. Le rituel se répète chaque jour et, en l'espace d'une semaine, l'amphitryon a narré ses exploits qui pourront ensuite être diffusés (de bouche à oreille) dans Bassorah.

Face à son public, Sindbad rend des comptes et défend sa position :

Sache que j'ai derrière moi une histoire merveilleuse. Je t'en raconterai toutes les péripéties. Je n'ai atteint au bonheur dans cette maison où tu me vois qu'après d'innombrables épreuves et d'immenses peines et non sans avoir échappé à de terrifiants dangers. Que de fatigues et de périls n'ai-je pas affrontés jadis au cours de mon existence. J'ai fait sept voyages aussi extraordinaires les uns que les autres¹⁸.

Il entend démontrer par ses mémoires l'utilité de son métier, *il n'est pas un profiteur*, ainsi que le mérite de ses actes, *il n'est pas un héritier*¹⁹. En investissant le hiatus auteur-narrateur, nous pouvons nous demander si un second niveau de lecture ne doit pas être envisagé, celui d'une critique de la classe marchande. Une tension existe de fait entre l'éthique — système d'interdits et de prescriptions — de la formation médiévale considérée, d'une part, et le stimulant de l'intérêt individuel — mesuré à l'aune du profit retiré d'une somme de comportements —, d'autre part. C'est dans cet écart que nous allons bâtir notre thèse.

Nous montrerons que le narrème de l'ingestion articule chaque voyage dans une descente aux enfers. Nous synthétiserons ensuite les occurrences relevées pour les placer en regard de ce que Sindbad dit de sa compulsion au départ et de ce qu'il perçoit avant de rentrer.

Passons maintenant à l'« odyssée sindbadienne²⁰ » à proprement parler.

ms. Ar 3615 BnF (f° 210r). Les mss Ar 3647 BnF et We 1730 (= 9182) Berlin comportent la déformation Sindbān/Hindbān. Est-ce un glissement graphique du *nūn* au *dāl* ? Le premier cité donne par la suite aux deux hommes le même nom, Sindbān. Nous n'insistons pas sur la préfixation ou non de l'article défini à ces patronymes. Enfin, il pourrait tirer son nom de Sindbad le Sage (*al-ḥakīm*) dont le Livre éponyme accouche de la délivrance du prince injustement incriminé, au terme d'une narration de sept jours et sept nuits ; il est déjà mentionné par al-Mas'ūdī (m. 345/956) et Ibn al-Nadīm (m. 385/995), voir J.-P. Guillaume, « Sindbād al-Ḥakīm », *El*² et Bellino, « I sette viaggi », 103. Retenons de ce qui précède la mise en abyme du porteur qui tend le miroir à son alter ego.

16. Si Dounyazade/Dinarzade aide sa sœur Schéhérazade à s'emparer du verbe salvateur, la nuit, Hindbad force Sindbad à se livrer, le jour.

17. Voir G. J. van Gelder, « Banquet », *El*³.

18. Bencheikh, *Sindbād de la mer*, 353-54.

19. Il dilapida la fortune léguée par son père et dut faire ses armes « seul ».

20. Les séances puisent indiscutablement à des fonds divers (Bellino, « I sette viaggi »). Le remaniement de matériaux issus de traditions diverses et leurs différents agencements en un tout cohérent et indépendant

L'ingestion motrice

Nous nous appuyerons sur le schéma actanciel élaboré par Greimas²¹. C'est le ventre des actants qui guide la narration, qu'il s'agisse du sujet, de l'adjuvant ou de l'opposant.

*Oubli (V1 & V2)*²²

Dans le premier et le deuxième voyages, Sindbad est victime de négligence. À deux reprises, l'inattention lui vaut d'être abandonné, comme conséquence d'une restauration insouciant. D'abord (V1²³) pour s'être attardé sur le dos d'un grand animal marin — pris par erreur pour une île —, où l'on avait chauffé un déjeuner. Ensuite (V2) pour s'être assoupi à l'écart après un bon repas, le bateau ayant levé l'ancre sans lui. Esseulé, il se nourrit d'herbes, comme une bête.

À deux reprises, il risque d'être dévoré par un animal (fabuleux). D'abord (V1), il aperçoit un cheval marin sortir des flots et se livrer à un bien étrange manège, à l'instar d'une mante religieuse²⁴. Ensuite (V2), il doit réchapper aux serpents qui pullulent dans la forêt où il a débarqué. Dans ce dernier cas, c'est en s'enroulant dans un morceau de viande qu'il parvient à quitter le piège mortel auquel il ne voyait pas d'issue, emporté dans les airs par des aigles géants qui l'ont pris, ainsi déguisé en appât, pour leur pitance.

Jamais ses robinsonnades ne durent et jamais il n'essaie de s'adapter à la vie sauvage. De retour à la civilisation, il peut faire bombance, servi par les palefreniers du roi Mihrage (V1). Dans cette phase « apéritive », il demeure dans un cadre vertueux et irréprochable, ne causant aucun tort à ses congénères. Ces deux voyages symbolisent un état « témoin » auquel le lecteur ne manquera pas de comparer les voyages suivants afin de mesurer la *dégradation* morale du principal protagoniste. Néanmoins, ils sonnent d'ores et déjà un avertissement primordial, un rappel à l'ordre. S'oublier c'est encourir une certaine déshumanisation²⁵.

*Animalité (V3 & V4)*²⁶

Dans le troisième et le quatrième voyages, Sindbad déchoit, ravalé au règne animal, assimilé à du vulgaire bétail. Ces épisodes se dédoublent par ailleurs en tableaux distincts.

forment le corpus auquel nous adossons notre étude. Ici, il ne sera pas question de diachronie ; voir Bellino, « *I viaggi di Sindbād* ».

21. Algirdas Julien Greimas, *Sémantique structurale* (Paris : Larousse, 1966), en particulier 172–91, « Réflexions sur les modèles actanciels », et 192–221, « À la recherche des modèles de transformation ».

22. Cet « homme de l'oubli » court après son identité perdue à chaque voyage ; Kilito, *L'œil et l'aiguille*, chap. 5.

23. Par commodité, nous abrégeons dans le corps du texte la référence au voyage considéré d'un V suivi du numéro dudit voyage.

24. Deux variantes coexistent : il la couvre puis essaie de l'entraîner dans la mer (*yurīdu aḥḍahā ma'ahu*, Le Caire) ou de la tuer (Pétis de la Croix, *Sindabad*, 32 ; Langlès, *Sind-Bād*, 12 [ar.], *yurīdu qatlahā*).

25. La plante *Iotos* efface les souvenirs, au chant IX de l'*Odyssée*.

26. Un possible devancier persan est aussi à envisager : Ulrich Marzolph, « An Early Persian Precursor to the Tales of Sindbād the Seafaring Merchant », *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* 167, n° 1 (2017) : 127–41, pour V3 et V4.

À deux reprises, notre marin est destiné à satisfaire l'appétit d'un ogre. D'abord (V3), c'est le sosie de Polyphème qu'il parvient à terrasser en usant de la métis bien connue du Chant IX : il aveugle l'ennemi endormi en transperçant ses yeux au moyen d'une broche incandescente. Avec ses deux camarades rescapés, il survit grâce à des fruits cueillis sur l'île où ils se sont échoués. Hélas, il est tombé de Charybde en Scylla ! C'est *in extremis* — et seul — qu'il échappe aux crocs d'un terrible serpent, avant d'être récupéré par un bateau qui croisait par chance au large. On le régale, il revit. Ensuite (V4), une île le sauve, avec les autres passagers, d'une tempête dévastatrice. Des anthropophages les surprennent et les capturent. Ils droguent les mets qu'ils leur servent pour les engraisser en vue d'un festin cannibale. Une prescience bienvenue évite à notre personnage ce sort funeste. Se méfiant de ses hôtes, il se sort sain et sauf des griffes d'une sorte de Circé²⁷.

Il n'en a pas pour autant terminé car sa condition humaine va être soumise à l'épreuve de la mort. En effet, il gagne une contrée civilisée et là, son intelligence du commerce — il y introduit avec succès la selle à cheval — l'élève socialement. Une nouvelle tragédie s'abat sur lui. Le décès subit de son épouse lui vaut, selon la coutume locale, d'être emmuré dans la nécropole, à ses côtés (une forme de mort d'accompagnement). Une fois son viatique funéraire (prévu pour une semaine) épuisé, il se comporte en charognard²⁸ et dépouille les autres malheureuses victimes de ladite coutume des provisions avec lesquelles elles rejoignent tragiquement le sépulcre collectif. Il tue ses semblables pour ne pas périr affamé.

C'est alors que j'entendis le bruit que faisait la dalle lorsqu'on la tirait de la margelle du puits qui donnait accès à la caverne. Un rayon de lumière apparut. « Que se passe-t-il ? », me dis-je. Eh bien c'était que des hommes, rassemblés en grand nombre, faisaient glisser dans la caverne une civière portant le cadavre d'un homme. Son épouse, encore en vie, pleurant et gémissant, fut descendue à sa suite, suspendue à une corde. On l'avait munie de galettes et d'eau.

Je l'observai à son insu alors que la dalle avait été remise en place et que le cortège s'était éloigné. Elle ne pouvait me voir dans le noir. Je me saisis du tibia d'un cadavre d'homme, m'approchai de la femme et lui assenai sur le sommet du crâne un coup qui l'assomma. Elle tomba au sol évanouie. Je la frappai une deuxième puis une troisième fois, elle en mourut. Je vis qu'elle portait vêtements de prix, bijoux d'or et d'argent, colliers de perles, joyaux, pendentifs. Je m'emparai de tout cela. Je pris les galettes et l'eau dont on l'avait munie puis revins à l'emplacement que je m'étais ménagé au

27. Cette magicienne ensorçèle les compagnons d'Ulysse puis les métamorphose en porcs au chant X.

28. C'est d'ailleurs en suivant une bête qui fréquente la grotte-tombeau pour y manger les défunts — un régime qui fait écho à son propre comportement — que Sindbad trouve le chemin de la sortie. En cela, l'issue diffère d'une histoire tramée sur le même motif mais dotée d'une fin plus civilisée : la jeune femme se réveille, parvient à s'extraire de sa prison grâce à un seau puis fait délivrer son mari, Qubāṭ b. Razīn ; voir al-Tanūhī, *Kitāb al-Faraj ba'da al-šidda*, éd. 'Abbūd al-Šālji (Beyrouth : Dār Šādir, 1987), 2 : 201-2, # 197, « Asarahu al-Rūm fī ayyām Mu'āwiya wa-aṭlaqūhu fī ayyām 'Abd al-Malik », et son analyse dans Marius Canard, « Les aventures d'un prisonnier arabe et d'un patrice byzantin à l'époque des guerres bulgaro-byzantines », *Dumbarton Oaks Papers* 9/10 (1956) : 49-72. Sur ce thème, l'étude suivante fournit de lumineuses parentés : Maurice A. Pomerantz, « Tales from the Crypt. On Some Uncharted Voyages of Sindbad the Sailor », *Narrative Culture* 2, n° 2 (2015) : 250-69, en particulier le tableau comparatiste, 159.

fond de la caverne pour y dormir. Je mangeai et bus parcimonieusement afin de ne pas épuiser trop vite mes provisions, évitant ainsi de mourir de faim et de soif. C'est ainsi que je pus survivre dans la caverne un certain temps, tuant au fur et à mesure toute personne jetée vivante avec le cadavre de son conjoint pour me saisir de la nourriture et de l'eau dont on l'avait munie²⁹.

Ceci constitue un véritable basculement moral. *Homo homini lupus est*. À partir de cet instant, Sindbad a commis un meurtre. Son crime ouvre la voie à une série de péripéties liées à l'idée de justice.

Limites (V5 & V6)

Dans le cinquième et le sixième voyages, Sindbad tutoie la transgression. D'abord (V5), c'est parce que certains de ses collègues ont rôti — malgré les mises en garde de notre Bassorien avisé — un jeune *ruhḥ*³⁰, que son navire sombre sous le bombardement vengeur des deux parents ayant découvert le meurtre de leur progéniture. Revenu à lui sur une île édénique où les fruits abondent, il se retrouve littéralement *monté* par le Vieillard de la mer, alors qu'il lui avait rendu service³¹. Il s'en débarrasse en le saoulant d'un vin de vigueur qu'il a tiré d'unealebasse de raisins fermentés, puis en tuant son « cavalier » ainsi enivré. Ce passage interpelle le concept de *bonne action* : il est puni de sa charité et se libère en usant d'une boisson à laquelle s'attache une prohibition³². C'est quelque part un monde à l'envers. Plus prosaïquement dirons-nous avec l'adage que « nécessité fait loi »³³.

Ensuite (V6), il atteint bien involontairement son propre enfer. Jeté avec sa compagnie sur un rivage insulaire par un courant hostile, il découvre à sa grande terreur une Arcadie funeste : tout y est richesse — pierres et bois précieux y foisonnent naturellement, trésors et cargaisons s'y sont échoués par le passé — et désolation : aucune nourriture ne s'y devine.

29. Bencheikh, *Sindbād de la mer*, 414–15.

30. Sa chair représente *de facto* un tabou. Le respect de l'interdit alimentaire peut *a contrario* sauver la vie, telle celle de Ja'far al-Ḥuldī qu'un éléphant épargna parce que, à la différence de ses camarades d'infortune, il n'avait pas mangé son petit ; al-Tanūḥī, *Faraj*, 4 : 129–32, # 409 « Āla 'alā nafsīhi an lā ya'kula laḥm fīl abadan ». Cette parabole du *tawakkul*, en circulation chez de nombreux auteurs, a été étudiée dans Geert Jan van Gelder, « To Eat or Not to Eat Elephant. A Travelling Story in Arabic and Persian Literature », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 66, n° 3 (2003) : 419–30.

31. Ce monstre — une manière de centaure — connote également le parasite (*tufaylī*), un être à la polarité négative qui hante la littérature d'*adab*. C'est l'intrus que l'on n'a pas invité et dont l'intérêt personnel viole les convenances sans éprouver la moindre honte.

32. Sur les interprétations des quatre passages coraniques et les positions des *madhhabs* à ce sujet, nous renvoyons à A. J. Wensinck et J. Sadan, « Khamr », *EF*². Tout au plus dirait-on ici que Sindbad agit en Koufien hanéfite — c'est le seul courant légal qui tolère l'alcool —, produisant du vin comme arme, afin de quitter sa servitude. À la fin de V5, il fustige les habitants mécréants d'une île parce qu'ils « s'adonnent à la débauche et à la boisson » (*yuḥibbūn al-fasād wa-šarb al-ḥumūr*). Est-ce là une sentence insérée pour lever l'ambiguïté ?

33. En écho, il arrive dans la Ville des singes où la multitude simiesque contraint la population à s'exiler la nuit. Néanmoins, c'est en provoquant ces mêmes animaux qu'il se procure quantité de noix de coco et réalise des affaires florissantes.

Cette montagne dominait une grande île sur le rivage de laquelle gisaient de nombreuses carcasses de vaisseaux fracassés. Le sable était jonché de cargaisons éparpillées là par les flots après que les bateaux qui les transportaient eurent fait naufrage et que leurs passagers se furent noyés. Il y avait là un nombre incroyable et inimaginable de marchandises et de richesses que les tempêtes jetaient sur l'île.

Je pris pied et me mis à marcher. Je trouvai, au centre de l'île, une source dont l'eau douce jaillissait, élargissait son courant et disparaissait sous la montagne. Tous nos rescapés s'étaient répandus ici et là. Ils semblaient avoir perdu la raison, devenus comme fous au spectacle des biens et des richesses qui jonchaient le rivage. [. . .]

Nous ne cessâmes de parcourir cette île, émerveillés par les richesses exceptionnelles dont le Seigneur, exalté soit-Il, l'avait pourvue, mais fort inquiets pour notre avenir et saisis d'une grande crainte à regarder ce qui nous environnait³⁴.

Voilà où l'a mené sa soif inextinguible, *auri sacra fames* ! Il n'a jamais été aussi riche mais il n'y a [plus] rien à monnayer : le luxe ne peut ici pourvoir aux besoins primaires. Le commerce est mort. Paradoxe du marchand ou malédiction de Midas ? Le lecteur aura reconnu l'anathème antique à peine voilé lancé contre la chrématistique³⁵.

Sindbad aurait dissimulé aux autres naufragés ses dernières réserves, tandis que la famine les décime. Il ne partage pas avec ses semblables, alors que la fin approche :

Pour moi, je restai en vie un peu plus longtemps que les autres ; n'ayant que fort peu de vivres que j'avais cachés sous terre, de peur de mes camarades³⁶.

Il largue pragmatiquement les amarres de l'humanité. C'est donc seul qu'il va renaître.

Les lieux opèrent telle une *camera oscura* : il embarque sur un radeau qu'il a confectionné et s'engouffre dans le ventre périlleux du Tartare montagneux, emporté par une rivière souterraine. Il débouche dans le royaume de Serendib. Il y demeure quelque temps à la cour où on lui témoigne grand respect. Désireux de revoir les siens, il fait voile vers l'Irak, porteur de cadeaux du souverain à l'attention du calife Hārūn al-Rašīd³⁷.

Manger ou être mangé

Nous synthétisons ici les éléments précédents puis les commentons. Le tableau ci-après résume les dangers auxquels Sindbad est exposé, en proie tantôt à la faim (c'est lui qui cherche à ingérer activement), tantôt à un opposant carnivore (il se trouve passivement sous la menace d'une ingestion).

34. Bencheikh, *Sindbād de la mer*, 438–39.

35. On se réfèrera à la *Politique* d'Aristote, en ce qu'il y distingue l'économique (ou chrématistique naturelle) — soit l'entretien de la maison (*oïkos*), une administration domestique — de la chrématistique [commerciale] — soit la maximisation sans limite de la richesse. Sur l'aporie d'une monnaie-étalon sans échange — c'est-à-dire d'un argent sans bien —, on lira *L'éthique* à Nicomaque.

36. Une mention qui se trouve chez Pétis de la Croix, *Sindabad*, 75 ; ms. Cleveland, *ḥikāya* 6, f° 4.

37. Dans le texte de Pétis de la Croix, la lettre déploie une incroyable majesté quand le présent n'est pas détaillé. Dans l'édition du Caire, c'est rigoureusement l'inverse.

Figure 1. Manger ou être mangé

voyage	faim	prédateur ³⁸
V1 « De l'île-baleine au royaume des cavales »	Sindbad n'a que fruits et eau douce.	
V2 « L'oiseau <i>ruhḥ</i> et la vallée aux diamants »	Sindbad n'a que fruits et eau douce.	
	Sur la seconde île, il n'a plus rien à manger.	Sur la seconde île, des serpents menacent de le dévorer. Il réchappe au danger en se déguisant en appât pour transformer un opposant (rapace géant) en adjuvant (moyen de locomotion).
V3 « Les singes et le monstre noir »		Sur la première île, le monstre géant dévore la compagnie.
		Sur la seconde île, un serpent géant dévore les rescapés.
V4 « Dans la caverne des mourants »		Un roi-ogre fait engraisser la compagnie pour la dévorer lors d'un festin.
	Sindbad tue les malheureux descendus dans la nécropole aux côtés des défunts pour voler leur viatique.	
V5 « Le vieillard satanique et l'île aux singes »		Sindbad enivre le vieillard pour se défaire de sa servitude ³⁹ .
V6 « La rivière aux trésors »	L'île est dépourvue de toute nourriture.	
V7 « La mer du bout du monde ⁴⁰ »		Trois monstres marins menacent d'engloutir le navire.
		Un lion menace de le dévorer dans une mosquée de nuit ⁴¹ .

38. Un prédateur est un opposant qui cherche à ingérer Sindbad.

39. Ici le vieillard relève plus du parasite que du prédateur.

40. Dans la traduction de Bencheikh. Il s'écarte ici de l'édition du Caire, celle-ci ne faisant état d'aucune ambassade en retour. Voir e.g. ms. Ar 3648 BnF, f^{vs} 43v sq.

41. Dans la version de Pétis de la Croix.

Selon que le narrème de l'ingestion est interne (faim) ou externe (prédation), on obtient la répartition schématique suivante :

Figure 2. Répartition des narrèmes au prisme de l'ingestion

voyage	1	2	3	4	5	6	7
faim	+	+				+	
prédation			+	+	+	+	(+)

Si l'objet initial est le profit, il s'avère rapidement qu'un second objet s'y enchâsse, celui de la plus élémentaire des survies : manger ou être mangé. La quête du gain engage directement son intégrité physique.

Nous commençons par quelques remarques de cadrage. Un repas malheureux amorce la paire V1-V2, tandis qu'un repas tabou (la consommation de la chair d'un jeune *ruhḥ*) cause la perte du V5. Sindbad voit ses compagnons (adjuvants) dévorés dans la paire V3-V4, ou mourir de faim, l'un après l'autre, au V6 : pareil spectacle accroît la dimension dramatique. Les lieux se distinguent par l'alimentation qui s'y rattache : ainsi, aux V1, V2 (première île), V3 (sur les deux îles) et V7, Sindbad n'a que fruits⁴² et eau douce pour se sustenter, sans oublier qu'au V4, il refuse les mets *empoisonnés* et se contente d'herbes et de plantes : l'île héberge un monde *transitionnel* du cru, entre les pôles de la faim et du cuit.

Le passage de la paire V1-V2 à la paire V3-V4 correspond à un basculement, de la faim vers la dévoration. Elle culmine avec l'enterrement vivant de Sindbad. Dans l'hypogée, il ne peut plus compter sur les aliments crus qu'offre, selon le topos du *locus amoenus*, toute île au naufragé (en V1 et V2). Revenu à la vie, il joue avec les codes au V5 puisque c'est en *piégeant* son opposant, le Vieillard de la mer, — il le saoule, c'est-à-dire qu'il lui fait avaler une substance dérégulante — qu'il élimine ce corps étranger. L'île au trésor (V6) fausse à son tour les attentes du lecteur : il est immensément riche, mais n'a rien à manger. Là encore (cf. V4), c'est en s'enfonçant sous la terre qu'il renaît.

Enfin, le signal du salut — il est alors hors de danger — intervient sous la forme d'un rassasiement : « Il [. . .] me servit un repas auquel je fis honneur car j'étais affamé. Une fois repu et rassuré, . . . » (V1) ; « Ils m'offrirent aussi quelques provisions et je pus manger à ma faim et étancher ma soif à de l'eau pure et fraîche » (V3) ; « [. . .] ils me prièrent de prendre place parmi eux et m'offrirent un repas auquel je fis honneur car j'avais grand-faim » (V4) ; « Ils me donnèrent de la nourriture et je mangeai à ma faim » (V5) ; « “Je t'en conjure par Dieu, ami, apporte-moi d'abord à manger, je suis affamé, je répondrai ensuite aux questions qu'il te plaira de poser.” Il s'empressa de me servir un peu de nourriture que je dévorai. Rassasié, je me reposai, ma frayeur s'apaisa et je recouvrai mes esprits. » (V6) ; « Le vieillard [. . .] fit servir un repas très recherché. Je me régalai et, une fois rassasié, remerciai Dieu [. . .]. À bien manger, boire agréablement [. . .] je repris mes esprits, oubliai mes angoisses et retrouvai quiétude et sérénité. » (V7).

42. Des légumes aussi aux V3 et V4.

L'appétit vient en partant

Il nous faut maintenant lier ingestion et accumulation. Nous postulons que le ventre sert de métaphore à l'absorption vorace : il représente le mécanisme dénoncé à chacun des voyages, une manière d'indigestion. Une formule s'impose : Sindbad est puni par là où il a péché. Il sait qu'il ne doit pas s'absenter de chez lui, car nulle indigence ne l'y contraint *plus*. L'inventaire récurrent — alors qu'il navigue vers Bassora — de ce qu'il a amassé confirme l'inutilité de repartir.

C'est donc une fort mauvaise manie qui se répète *ad nauseam* : « Mais me revint en l'âme [. . .] le désir [. . .] de me livrer au négoce [. . .] et d'accroître mes richesses » (*ištāqat nafsī ilā al-tijāra* [. . .] *wa-ktisāb al-ma'āš*, V2) ; « Mais j'éprouvais bientôt le besoin [. . .] de reprendre une activité lucrative. J'étais en effet — tant il est vrai que "l'âme incite au mal" (Coran XII/53) — poussé par un appétit insatiable du gain et l'espoir de réaliser des bénéfiques substantiels » (*wa-tašawwaqtu ilā al-matjar wa-l-kasb wa-l-fawā'id wa-l-nafs ammāra bi-l-sū'*, V3) ; « Mais ma vilaine âme m'incita à [. . .] m'adonner à un commerce lucratif » (*fa-ḥaddaṭatnī nafsī al-ḥabīṭa* [. . .] *wa-štaqtu ilā* [. . .] *al-bay' wa-l-maksib*, V4) ; « [. . .] au comble de la joie d'avoir réuni tant de richesses, fait de si nombreux gains et profits. Mais le démon du voyage me reprit » ([. . .] *min šiddat farḥī bi-l-maksib wa-l-riḥḥ wa-l-fawā'id fa-ḥaddaṭatnī nafsī bi-l-safar*, V5) ; « [. . .] je me surpris à rêver encore à de nouveaux voyages qui permettraient de commercer (*fa-štāqat nafsī bi-l-safar wa-l-tijāra*, V6⁴³).

Il est vrai au demeurant que la réprobation verbale proférée par Sindbad (*al-nafs al-ammāra bi-l-sū'* ou *nafsī al-ḥabīṭa*) se prolonge dans ses actes *possiblement criminels*, alors même qu'il rapporte avoir tué, volé et menti pour accaparer :

En attendant, je me constituais un véritable trésor avec les bijoux dont je dépouillais les cadavres. Je les enveloppais dans leurs propres vêtements et les remontais avec moi. [. . .]

[Au capitaine qui l'a recueilli, il explique :]

— Je suis un marchand. Je voyageais sur un grand navire qui s'est brisé et a coulé par le fond. Toutes mes marchandises sont tombées à la mer. Elles étaient faites de ces étoffes et de ces vêtements que tu peux voir autour de mes ballots. J'ai pu les placer sur une grande poutre arrachée à la coque du bateau [. . .]⁴⁴.

Écoutons Sindbad, le plus lucide sur le cercle vicieux dont il peine à se déprendre (au V4) :

*la'ana Llāh nafsī id ramānī al-ṭam' bi-hādihi al-mawta ba'damā laqītu tilka al-šadā'id wa-ḥalaštu minhā, i'tabartu wa-mā qana'tu*⁴⁵

43. Ici, c'est précisément en voyant passer « des négociants marqués par les fatigues du voyages » que son mal ressurgit.

44. Bencheikh, *Sindbād de la mer*, 417.

45. Ms. Cleveland, *ḥikāya* 4, f° 9 (nos soulignés).

La malédiction de Dieu soit sur ma convoitise. Car c'est l'avidité qui m'a jeté dans cette mort, après avoir souffert de tant de calamités et m'en être délivré. J'ai fait des réflexions, et je ne me suis pas contenté⁴⁶.

Pareilles pensées l'avaient déjà assailli (V2). Elles le taraudent encore au dernier voyage *récompensateur* (V6) :

N'étais-je pas tranquille chez moi, dans un pays où je vivais heureux, jouissant de bien manger, bien boire et de me bien vêtir ? Et je ne manquais de rien : argent et marchandise. Qu'avais-je eu à quitter Bagdad et à reprendre la mer [. . .]⁴⁷ ?

[. . .] Je n'avais pourtant aucun besoin, ma fortune était telle que je n'aurais pu l'épuiser ou même arriver à en dépenser la moitié tout le restant de ma vie. J'en avais suffisance et plus encore⁴⁸.

Au dernier voyage, il exprime sans ambages l'impérieuse nécessité du repentir et de l'abstinence dans une contrition de circonstance :

Tu mérites, continuais-je de me dire, tout ce qui t'arrive. C'est le décret prononcé contre toi par Dieu, le Très Haut, jusqu'à ce qu'enfin tu te corriges de ton avidité au gain. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Je cours après la fortune alors que j'ai des biens considérables⁴⁹.

Chacune des paires (V1 et V2, V3 et V4, V5 et V6) le voit blâmer sa compulsion cupide. Pourquoi aspirer à toujours plus ? Il lui faut un dénouement.

Épilogue : servir pour briser l'addiction

Si Schéhérazade a guéri son roi et époux de la folie, ici c'est le roi de Serendib qui enclenche la cure de Sindbad : « Il me confia une somptueuse offrande et une lettre pour le calife Hârûn ar-Rashîd, maître de Bagdad⁵⁰ ».

Son septième et ultime voyage serait une ambassade⁵¹. Le calife de Bagdad l'y contraint — comment refuser ? —, obligé qu'il est lui-même de *rendre le don* au monarque

46. Pétis de la Croix, *Sindabad*, 59 (nos soulignés). Cette mention figure aussi chez Galland.

47. Bencheikh, *Sindbâd de la mer*, 371.

48. Bencheikh, *Sindbâd de la mer*, 441.

49. Bencheikh, *Sindbâd de la mer*, 455 (nos soulignés).

50. Bencheikh, *Sindbâd de la mer*, 446.

51. La version A chez Gerhardt, *Voyages*, 22 pour son analyse du lien entre V6 et V7. Des discordances existent, mais elles n'influencent pas ce qui suit. Il n'est pas à exclure que nous soyons en présence d'un ajout, un genre de *post scriptum* qui signifie à l'auditoire que ces débordements sont terminés et que tout est définitivement rentré dans l'ordre moral. Son statut diffère des couples V1-V2, V3-V4 et V5-V6. Cela a amené les traducteurs à modifier leurs sources manuscrites : Littmann « ajoute, à titre de variante importante, la version A pour la fin du vi^{me} et le vii^{me} voyage » (*ibid.*, 23-24) ; Lane « a également combiné les deux versions [. . .] Le vii^{me} voyage de B est ajouté en note » (*ibid.*, 25). Bencheikh procède à une fusion analogue : ambassade califale (A) et monstres marin (B).

de Serendib. Deux variantes parallèles viennent clore six journées passées à raconter. La première le voit s'enrichir par la découverte d'un cimetière d'éléphants : la mort des pachydermes le couvre d'or⁵². La seconde⁵³, plus élaborée⁵⁴, le rejette sur une énième plage où il se ravitaille en fruits. Il rallie ensuite une mystérieuse communauté de créatures lucifériennes, au sein de laquelle il passe de longues et prospères années, avant que sa femme ne le décide à regagner son Irak natal.

L'intervention d'un tiers — l'autorité politique — le sort de cette spirale vicieuse. En sa qualité d'émissaire, il ne voyage plus pour satisfaire sa névrose mais pour *servir* diplomatiquement deux monarques. Il n'est donc plus seulement mû par l'intérêt personnel mais par la raison d'État. Sous l'angle psychanalytique, nous dirions qu'il a dépassé l'instance du Moi pour la coiffer d'un Surmoi. L'enchaînement diabolique est rompu et la morale est sauvée. Cet *explicit* permet de rendre la totalité du récit acceptable. Et pourtant . . .

La « faim » justifie-t-elle les moyens ? Quel a pu être l'accueil réservé à ce cycle ? Quel « héros » est-ce là ? C'est un *caractère*. Sindbad a menti. Sindbad a volé. Sindbad a tué — des coupables comme des innocents. Jamais il ne se repent. Jamais il n'est condamné. Tout au plus promet-il de ne plus recommencer et . . . se parjure. Il n'exprime aucun regret en narrant ses aventures à une élite citadine ? Évoluant dans une trame qui s'apparente à l'*adab*, il y développe une fonction éducative, non pour transmettre un *ethos* mais en vue d'instruire sur le succès⁵⁵.

« Réussir, se tirer d'affaire, aller plus loin »⁵⁶. Ne faudrait-il pas alors voir en lui une satire de ces parvenus capables de tout pour se hisser toujours plus haut⁵⁷ ? Dans ce cas, il incarnerait un anti-héros dissimulé sous les habits de la chance — sa bonne étoile ne le quitte pas — et de la malice. Ce point demeure délicat. Les belles-lettres moquent explicitement le vice, à l'instar des avarés⁵⁸, tandis que notre interprétation traque l'implicite tapi dans

52. De nouveau il s'en lit un écho *plus moral* chez al-Tanūhī, *Faraj*, 4 : 174–76, # 424, « A'āna al-fil 'alā qatl ṭu'bān fa-kāfa'ūhu bi-mā aḡnāhu » où c'est en récompense pour les avoir débarrassés d'un serpent que le protagoniste est conduit audit cimetière.

53. C'est notamment le texte traduit par Bencheikh.

54. Elle remploie et combine des narrèmes déjà employés : le radeau entraîné par un fleuve sous terre (V6), le mariage local (V4), ainsi qu'un serpent prédateur (V2 & V3).

55. « Ce faisant, le conte suit la règle de la culture générale du temps, de l'*adab* [. . .] “Instruisez-vous à l'image de Sindbād”, disait la calife. Mais s'instruire de quoi ? [. . .] tout le comportement de Sindbād vise à nous présenter à travers lui, non pas un juste qui raisonne, mais un homme qui agit, mieux : un paragon de l'efficacité. » Miquel, *Sept contes*, 82–84.

56. Miquel, *Sept contes*, 85.

57. « It is that greed [for surplus wealth] that speeds Sinbad on his voyages for, as he points out in introducing each of his tales, he undertakes his voyages not out of need but for the desire for adventure which is subsumed under and intimately related to the desire to buy and sell: the desire for profitable commercial ventures—greed » ; Molan, « Sinbad », 246. « But the story has become, “not a veritable glorification of navigation and maritime commerce,” but a critique of the disparity between ethics and action. For, the audience, including Shahrazad's king, is aware of the cost of Sinbad's success: the suppression of the merchant's ethical sensibility in his pursuit of material gain » ; *ibid.*, 247, à un bémol près : le cycle peut avoir précédé le conte cadre.

58. « They are featured in anecdotes and short stories, whose tone is often comique or grotesque » ; A. Ghersetti, « Avarice, in Premodern Literature », *EL*³. Elles raillent tout autant le *ṭufaylī* pour son abus d'hospitalité,

des *conduites*. Sindbad n'est pas ridiculisé mais il partage avec les *bukhalā'* une pathologie accumulatrice assumée qui génère un comportement blâmable en le poussant à transgresser limite après limite.

De plus, véritable tour de force littéraire — c'est une autobiographie —, il se confie sans remords. Il livre le mobile, un irréprouvable appétit de richesses, mais aucun des convives ne rit de lui ni ne le désavoue : bien au contraire, l'émerveillement domine⁵⁹. Son commensal-homonyme a le mot de la fin :

Ô Sindbâd, ô terrien, considère ce qui m'est advenu, ce qui s'est passé, ce qui en a été de mon destin. Certes, comme tu l'as dit dans tes vers, tu es pauvre et moi riche, mais à quel prix !

— Que Dieu te garde, répondit Sindbâd le portefaix. Ne me tiens pas rigueur de ce que j'ai pu penser injustement de toi⁶⁰.

Cela interroge l'audience même. La réception fictive, pour ne pas dire factice, représente-t-elle un contexte réaliste ? La morale conclusive fut-elle partagée par ceux qui entendirent la fin du cycle en d'autres époques ? Furent-ils convaincus par ces paroles ? Nous ne pouvons juger sur pièces. Néanmoins, nous pensons avoir mis au jour un faisceau de propriétés narratives qui esquissent un horizon critique. C'est dans le silence qui retombe une fois la séance levée, après le '*ajab*, que s'insinue le doute : la folle course des *Voyages* ne reflète-t-elle pas les angoisses suscitées par les dangers que cèle l'argent, ce corrosif social omnipotent ?

tout en lui ménageant un droit de réponse, une justification rhétorique, F. Malti-Douglas, « *Ṭufaylī* », *El²*.

59. Ainsi réagit le *ḥammāl* : « . . . plongé qu'il était dans le plus grand étonnement » (*wa-yata'ajjabu ḡāyat al-'ajab*, V1) ; « [. . .] Il songeait aux stupéfiants dangers » (*wa-huwa yata'ajjabu mimmā qāsāhu*, V2) ; « [. . .] encore sous le coup du récit » (*wa-huwa muta'ajjib mimmā sami'ahu*, V3) ; non traduit (*wa-huwa muta'ajjib*, V4) ; « émerveillé de ce qu'il venait d'entendre » (*wa-huwa muta'ajjib min dālīka al-amr*, V5). Ainsi réagissent les autres invités : « . . . au grand émerveillement de ses amis » (*ta'ajjabū min dālīka*, V2) ; « [. . .] à l'assemblée émerveillée par ce qu'elle avait entendu » (*wa-hum yata'ajjabūn min tilka al-ḥikāya*, V3) ; « [. . .] la tête pleine des aventures — aussi étranges les unes que les autres — » (*wa-hum muta'ajjibūn ḡāyat al-'ajab*, V4) ; « Tous étaient au comble de l'émerveillement » (*wa-hum muta'ajjibūn min dālīka ḡāyat al-'ajab*, V6).

60. Bencheikh, *Sindbâd de la mer*, 466.

Bibliographie

Manuscrits consultés

Bayerische Staatsbibliothek : François Pétis de la Croix (trad.), *Histoire arabe de Sindbad le marin*, ms. BSB-Hss Cod. Gall. 799.

Bibliothèque nationale de France : mss Ar 3615, 3645, 3646, 3647, 3648, 3649, 3667 et 5176.

Cleveland Public Library : François Pétis de la Croix (trad.), *Histoire arabe de Sindabad le marin* (texte arabe, interligne en latin et traduction en français, avec index lexical), ms. W 385.3A-P445h.

Staatsbibliothek zu Berlin : mss Gotha orient. 2650, 2651, Diez A oct. 185 (= 9181)] et We 1730 (= 9182).

Sources primaires

Alf layla wa-layla. Beyrouth : Dār Ṣādir, 1999.

Alf Layla wa-Layla or The Arabian Nights Entertainments, in the Original Arabic. Édité par Aḥmad b. Muḥammad al-Yamanī al-Ṣīrwānī. Calcutta : Pereira, 1814 [= Calcutta I].

Alf layla wa-layla. Édité par William Hay Macnaghten. Calcutta : Thacker and Co, 1840 [= Calcutta II].

Alf layla wa-layla. Édité par Saʿīd ʿAlī l-Ḥuṣūṣī. Būlāq, 1280/1863. Réimprimé : Le Caire : al-Maṭbaʿa wa-l-maktaba al-saʿīdiyya, 1935.

Bencheikh, Jamal Eddine, et André Miquel, trad. *Les mille et une nuits*. Paris : Gallimard, 2006. Voir aussi : Jamal Eddine Bencheikh, trad. *Les mille et une nuits IV. Sindbâd de la mer et autres contes*. Paris : Gallimard, 2001.

Langlès, Louis, éd. et trad. *Les voyages de Sind-Bâd le marin et Les ruses des femmes*. Paris : Imprimerie royale, 1814.

Pétis de la Croix, François, trad. *Sindabad le marin. Traduction inédite de 1701*. Édité par Aboubakr Chraïbi et Ulrich Marzolph. Paris : espaces&signes, 2016.

Al-Tanūḥī. *Kitāb al-Faraj baʿda al-šidda*. Édité par ʿAbbūd al-Šālji. Beyrouth : Dār Ṣādir, 1987.

Littérature secondaire

Bellino, Francesca. « Another Manuscript of Pétis de la Croix's *Histoire arabe de Sindabad le marin*. A Possible Sub-family in the Fluid Transmission of the Story ». *Quaderni di Studi Arabi*, n.s., 12 (2017) : 103–32.

- . « I sette viaggi di Sindbād il marinaio. Un romanzo arabo nelle *Mille e una notte* ». Dans *Paradossi delle Notti. Dieci studi su Le mille e una notte*, édité par Leonardo Capezzone et Elisabetta Benigni, 101–29. Pise : Fabrizio Serra Editore, 2015.
- . « *I viaggi di Sindbād* tra Oriente e Occidente, medioevo et modernità. Materiali inediti e nuove prospettive di ricerca ». (éds), *Linee storiografiche e nuove prospettive di ricerca. XI Colloquio Internazionale Medioevo romanzo e orientale*, édité par Francesca Bellino, Eliana Creazzo et Antonio Pioletti, 141–67. Soveria Mannelli : Rubbettino Editore, 2019.
- Braida, Emanuela. « Christian Arabic and Garšūnī Versions of *Sindbad* the Sailor. An Overview ». *Polish Journal of the Arts and Culture*, n.s., 3, n° 1 (2016) : 7–28.
- Canard, Marius. « Les aventures d'un prisonnier arabe et d'un patrice byzantin à l'époque des guerres bulgare-byzantines ». *Dumbarton Oaks Papers* 9/10 (1956) : 49–72.
- Casanova, Paul. « Notes sur les voyages de Sindbād le marin ». *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale* 20 (1920) : 113–99.
- Collectif. « Sindbād the Seaman and Sindbād the Landman, 179 (Burton from the Calcutta II edition) ». Dans *The Arabian Nights Encyclopedia*, édité par Ulrich Marzolph et Richard van Leeuwen, 383–89. Santa Barbara, CA : ABC-CLIO, 2004.
- Goeje, Michael Jan de. « De Reizen van Sindebaad ». *De Gids* 53 (1889) : 278–312.
- Garcin, Jean-Claude. « Le passage des anciennes à de nouvelles *Mille et une nuits* au xv^e siècle ». *Médiévales* 64 (2013) : 74–90.
- . *Pour une lecture historique des Mille et une nuits. Essai sur l'édition de Būlāq (1835)*. Arles : Actes Sud, 2013.
- Gerhardt, Mia Irene. *The Art of Story-Telling. A Literary Study of the Thousand and One Nights*. Leyde : Brill, 1963.
- . *Les voyages de Sindbad le marin*. Utrecht : Kemink en Zoon, 1957.
- Ghersetti, Antonella. « Avarice, in Premodern Literature ». *EF*³.
- Greimas, Algirdas Julien. *Sémantique structurale*. Paris : Larousse, 1966.
- Guillaume, Jean-Patrick. « Sindbād al-Ḥakīm ». *EF*².
- Kilito, Abdelfattah. *L'œil et l'aiguille. Essais sur les Mille et une nuits*. Paris : La Découverte, 1992.
- Malti-Douglas, Fedwa. « Ṭufaylī ». *EF*².
- Marzolph, Ulrich. « An Early Persian Precursor to the Tales of Sindbād the Seafaring Merchant ». *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* 167, n° 1 (2017) : 127–41.

———. « Sindbād ». *EP*².

Miquel, André. *Sept contes des Mille et une nuits ou Il n'y a pas de conte innocent*. Paris : Sindbad, 1981.

Molan, Peter D. « Sinbad the Sailor. A Commentary on the Ethics of Violence ». *Journal of the American Oriental Society* 98, n° 3 (1978) : 237–47. Réimprimé dans *The Arabian Nights Reader*, édité par Ulrich Marzolph, 327–46. Détroit : Wayne State University Press, 2006.

Özkan, Hakan. *Narrativität im Kitāb al-Farağ ba‘da š-šidda des Abū ‘Alī al-Muḥassin at-Tanūhī. Eine literaturwissenschaftliche Studie abbasidischer Prosa*. Berlin : Klaus Schwarz, 2008.

Picot, Jean-Pierre. « Dynamique et répétitivité dans les *Mille et une nuits* ou les *Sept voyages de Sindbad le Marin* ont-ils un “sens” ? ». *Littératures* 23 (1990) : 33–46.

Pomerantz, Maurice A. « Tales from the Crypt. On Some Uncharted Voyages of Sindbad the Sailor ». *Narrative Culture* 2, n° 2 (2015) : 250–69.

Van Gelder, Geert Jan. « Banquet ». *EP*³.

———. « To Eat or Not to Eat Elephant. A Travelling Story in Arabic and Persian Literature ». *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 66, n° 3 (2003) : 419–30.

Wensinck, Arent Jan, et Joseph Sadan. « Khamr ». *EP*².